

Man and his relationship to the world according to Milan Kundera and Pierre V. Zima: an enlightened comparison

Narjes Shariat ¹ Anahita Sadat Ghaemmaghami ²

1- Department of French Language, Kish International Branch, Islamic Azad University, kish, Iran. E-mail: na.shariat@iau.ir

2- Department of French Language, Tehran Central Branch, Islamic Azad University, Tehran, Iran. E-mail: 0049787251@iau.ir

Article Info	ABSTRACT
<p>Article type : Research Article</p> <p>Article history : Received: 30 June 2025 Received in revised form : 27 July 2025 Accepted : 13 August 2025 Published online: December: 2025</p> <p>Keywords : <i>World, existence complexity, philosophy, sociocriticism, language.</i></p>	<p>Milan Kundera and Pierre V. Zima are two authors and thinkers who spoke about the individual and their relationship to the world. Our aim is to compare Kundera, a writer of Czech origin who became a French citizen and one of the most prominent contemporary novelists of the time, with Zima, a Czech critic and sociologist, one of the major figures of sociocriticism, in order to better understand their conception of human existence and his relationship with the world. To do this, we chose three works by Kundera: <i>The Unbearable Lightness of Being</i>, <i>The Joke and Ignorance</i>; as for Zima, his <i>Essays</i> and his manual of sociocriticism represented his vision on the philosophy of existence. Their conceptions, although different, revolve around the same question about man and the world, but each in their own way: Kundera draws on literature and philosophy, while Zima illuminates this question through the sociology of language, which he represents as a mediator of the relationship to the world. According to these two authors, the complexity and uniqueness of life oblige man to invent his own relationship with the world, and the novel is a privileged place where one can express the different possibilities of existence and social conflicts through vocabulary and narrative structures, and where the meaning of the world is constructed.</p>

Cite this article: Shariat, Narjes et Ghaemmaghami, Anahita Sadat, . " Man and his relationship to the world according to Milan Kundera and Pierre V. Zima: an enlightened comparison". *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, 2025 21, 42, 559-583. DOI: <http://doi.org/doi:10.22129/plume.2025.531965.1338>




L'homme et son rapport au monde selon Milan Kundera et Pierre V. Zima : un regard croisé

Narjes Shariat ¹ Anahita Sadat Ghaemmaghami ²

1- Département de français, Branche Internationale de Kish, Université Azad Islamique, Kish, Iran . E-mail: na.shariat@iau.ir

2- Département de français, Branche Centrale de Téhéran, Université Azad Islamique, Téhéran, Iran. E-mail: 0049787251@iau.ir

Article Info	Résumé
Type d'article : Recherche originale Date de réception : 30 Juin 2025 Date de révision : 27 Juillet 2025 Date d'approbation : 13 Août 2025 Publié en ligne : décembre 2025	Milan Kundera et Pierre V. Zima sont deux auteurs et penseurs qui ont parlé de l'individu et de son rapport au monde. Notre objectif de travail est de comparer Kundera, écrivain d'origine tchèque naturalisé français, et l'un des romanciers contemporains les plus marquants de l'époque, avec Zima, critique et sociologue tchèque, une des figures majeures de la sociocritique, afin de mieux saisir leur conception sur l'existence de l'homme et son rapport avec le monde. Nous avons choisi trois œuvres de Kundera : L'Insoutenable légèreté de l'être, La Plaisanterie et L'Ignorance ; quant à Zima, ses Essais et son manuel de la sociocritique représentaient bien sa vision sur la philosophie de l'existence. Leurs conceptions, bien que différentes, tournent autour d'une même interrogation sur l'homme et le monde, chacun à sa manière : Kundera s'appuie sur la littérature et la philosophie, tandis que Zima éclaire cette question par la sociologie du langage qu'il représente comme médiateur du rapport au monde. La complexité et l'unicité de la vie obligent l'homme à inventer son propre rapport au monde, et le roman est un lieu privilégié où l'on peut exprimer les différentes possibilités de l'existence et les conflits sociaux à travers le vocabulaire et les structures narratives, et où se construit le sens du monde.
Mots-clés : <i>homme, monde, existence, complexité, philosophie, sociocritique, langage</i>	
Cite this article: Shariat, Narjes et Ghaemmaghami, Anahita Sadat, . "L'homme et son rapport au monde selon Milan Kundera et Pierre V. Zima : un regard croisé". <i>Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises</i> , 2025 21, 42, 559-583. DOI: http://doi.org/doi:10.22129/plume.2025.531965.1338	
	

1. Introduction

La question du rapport de l'homme au monde est une interrogation philosophique profonde qui invite à réfléchir sur la nature humaine et sa relation avec ce qui l'entoure, à savoir, la nature, les autres, la société et le cosmos. Cette question est au cœur des réflexions de Milan Kundera et Pierre V. Zima, deux penseurs qui, bien que de disciplines différentes, offrent des perspectives complémentaires sur la subjectivité, le langage et la société.

Pierre V. Zima, critique et sociologue tchèque, est une des figures majeures de la sociocritique qui insiste sur l'importance du langage et son évolution selon les intérêts et les conflits des groupes sociaux en présence. Son attention se porte surtout sur la pluralité des langages et la dynamique des discours dans les textes, tout en refusant de réduire la littérature à un simple reflet de la société. Bien qu'il ne soit pas un philosophe qui développe une idée sur l'individu, mais sa réflexion sur la subjectivité, l'identité et le langage engage une véritable philosophie du sujet moderne et de son rapport au monde social et symbolique.

De son côté, Milan Kundera, écrivain tchèque naturalisé français et considéré, en général, comme un auteur des romans postmodernes, a profondément interrogé la condition humaine à travers ses romans, refusant de réduire l'homme à une essence ou à une idéologie unique. Il conçoit l'homme comme un être complexe, pluriel et fondamental. Pour lui, l'homme est un être en transformation permanente, dont les phases de vie peuvent se contredire et se renier successivement. Ses œuvres, marquées par l'exil, la mémoire, et la complexité de l'existence, proposent une vision nuancée du rapport de l'homme au monde.

On pourrait considérer l'homme comme un être conscient et réflexif, en quête de sa maîtrise ; un être fragile, limité et déséquilibré

en relation avec autrui. Comment Kundera et Zima considèrent-ils l'homme ? Est-ce une vision définitive sur l'individu ? Et quelles sont les différences et les ressemblances de leurs perspectives ? Comment l'homme construit-il son rapport au monde dans un contexte de tensions sociales, politiques et linguistiques ? Quelle est la fonction du roman pour Kundera et Zima ? Peut-on dire que la société influence l'homme et son rapport au monde ? Notre problématique est de comparer la conception kunderienne sur l'homme et son rapport au monde avec celle de Pierre Zima. Pour ce faire, nous avons choisi d'étudier trois œuvres de Kundera : *L'Insoutenable légèreté de l'être*, *La Plaisanterie* et *L'Ignorance* que nous allons examiner dans le cadre des théories sociocritiques de Pierre Zima, notamment celles concernant l'individu.

Milan Kundera et Pierre V. Zima offrent tous deux une réflexion profonde sur la manière dont l'homme se situe dans le monde, notamment à travers le langage, la subjectivité et les structures sociales. Cette comparaison va mettre en lumière leurs convergences et divergences, tout en soulignant la richesse de leur pensée respective.

2. Antécédents de la recherche

Il existe de nombreuses études sur les œuvres, la pensée et le style de Milan Kundera ; à propos de Zima, nous pouvons citer des ouvrages qui sont des manuels de sociocritique ou des articles dans le cadre d'une approche sociocritique. Nous allons en citer quelques exemples.

Shuko Tanaka a présenté sa thèse de Doctorat intitulée « Le rire et la mélancolie dans les romans de Milan Kundera » à l'Université de Strasbourg. Elle y a étudié les différents aspects et les ambiances de ces deux sentiments humains dans les œuvres de cet auteur tchèque et a insisté sur le fait que le rire chez Kundera n'est pas une simple

réaction face à des choses drôles et amusantes, mais côtoie plutôt ce qui est déprimante (Tanaka, 2013, p. 474).

« La philosophie à l'épreuve du roman chez Milan Kundera » est l'étude faite par Kateri Lemmens en vue de l'obtention de sa maîtrise à l'Université McGill. Ce travail est une recherche effectuée afin de distinguer les liens entre la pensée littéraire et philosophique de cet auteur. Lemmens montre la structure et le sens du travail de Kundera et prouve que la philosophie de Kundera bien qu'elle présente des similitudes, mais a aussi des distances avec certains penseurs liés au monde de la philosophie, comme Nietzsche, Husserl et Heidegger (Lemmens, 1999, p. ii).

Massimo Rizzante (2023) a analysé l'art romanesque de Kundera dans *L'Ignorance* : « L'Art de la fugue romanesque : sur *L'Ignorance* de Milan Kundera », en se focalisant sur le thème du retour dans cette œuvre. Il définit d'abord le sens de la « nostalgie » et passe ensuite à l'influence du passé sur les protagonistes, Irena et Josef. L'auteur représente la nostalgie comme une forme de l'ignorance et le moteur narratif, à savoir le retour au pays et la montre liée au thème du roman. Rizzante démontre dans son article la fugue romanesque de Kundera en analysant la structure narrative et la forme musicale de la fugue par la polyphonie, les variations thématiques et le retour des motifs employés par l'auteur.

« La remise en doute de l'individualisme, comme une valeur moderne, dans le roman *L'Immortalité* de Milan Kundera » est le titre d'un article rédigé par Rouhollah Nematollahi (2022, p. 113). Dans son étude sur cette œuvre de Kundera, il met en scène la négation de l'individualité et la tendance au conformisme, qu'il prétend être l'un des grands défis du monde contemporain, et le signe de la fin de la modernité. L'auteur montre comment la remise en doute de

l'individualisme chez les personnages de ce récit se révèle comme une crise d'identité.

Farzaneh Karimian et Samira Deldadeh (2020, p. 143) ont rédigé un article intitulé « Le statut de la femme à travers *Nulle part dans la maison de mon père* d'Assia Djébar et *La Bohémienne près du feu* de Monirou Ravanipur (étude sociocritique) » où, en recourant à l'approche sociocritique selon Zima, et en s'appuyant sur le rôle du langage, elles représentent l'image de la femme dans la société algérienne vers les années 1940 et 50, et essaient de discerner la socialité du texte.

Une autre analyse sociocritique selon les théories de Pierre Zima est réalisée par Mohammad-Hossein Djavari et Tahere Zahedi (2020, p. 127) : « Le Réalisme fantastique comme l'expression de l'anomie sociale dans *Le Passe-Muraille* de Marcel Aymé ». Ils montrent que Marcel Aymé mêle dans ce récit symbolique le réalisme fantastique et dans un cadre sociocritique, ils prouvent que cette sorte de réalisme emmène une certaine anomie du temps marquée non seulement par les crises économique et sociales mais aussi par le spectacle des valeurs dégradées.

3. L'homme et le monde, une question philosophique

Depuis longtemps, les philosophes ont essayé de trouver une réponse exacte à la question de l'homme et de son rapport au monde, car la notion du monde implique à réfléchir à ce rapport. Alors, il convient de mentionner quelques grands philosophes et expliquer leur conception concernant ce sujet.

L'homme se distingue par sa conscience de soi et sa capacité à penser le monde. Il ne vit pas seulement dans le monde, il cherche à le comprendre, à l'interroger, à lui donner un sens. Ce rapport n'est donc pas purement instinctif, mais intellectuel, symbolique et spirituel. Dans son œuvre intitulée *La Pensée*, Pascal écrit ainsi : « Il

faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste » (Pascal, 1670).

Dans le domaine de la philosophie, nous pouvons distinguer des images différentes représentées pour le monde ; comme le dit Marie Delcourt, philologue et spécialiste de la religion et des mythes grecs :

Toutes les philosophies donnent une image du monde, les unes partant consciemment du moi, les autres inconsciemment. Toutes, dans leur étude, rencontrent l'homme à un moment donné et le font entrer dans l'ensemble qu'elles construisent, de telle sorte qu'il y figure au moins comme objet connu, même s'il a été plus ou moins complètement éliminé comme sujet reconnaissant. (1931, p. 3)

C'est Aristote qui a parlé le premier du rapport de l'homme au monde : il pensait que le monde est un tout bien organisé et l'homme y tient sa place. Comme Platon, il ne définit pas l'homme comme dépouillé, transformé par l'activité philosophique, un être vivant, subordonné à l'âme qui pense, mais comme un être normal déterminé par ses relations. Correntin Viault, étudiant en histoire écrit ainsi dans son article :

[...] le sujet fait l'expérience du monde mais il est un être au monde, il n'est ni objet dans le monde ni étranger au monde si bien qu'il ne peut se définir uniquement selon l'une ou l'autre de ses dimensions. En cela, l'homme est une conscience impliquée dans un monde : on ne peut nier ses attaches que Merleau-Ponty dit « corporelles et sociales. (Viault, 2022)

Plus tard, nous avons eu Jean-Paul Sartre qui croyait à l'autoconstruction de l'homme, ce qui lui donnait une responsabilité infinie, du fait qu'il était, selon ce philosophe, libre dans son choix et dans sa manière à exister. Ainsi, il prétendait que par sa liberté, l'homme pouvait se construire, et cette liberté venait du néant et

résidait au fond de l'homme. Sartre (1945) résume ainsi le premier principe de l'existentialisme : « *L'homme n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait* » (p. 15).

Pour Sartre, l'homme n'est défini ni par Dieu, ni par la nature, il n'est rien d'autre que ce qu'il fait. En disant que l'homme est condamné à être libre, ce philosophe voudrait dire que la liberté n'est pas le propre fondement de l'homme (Manon, 2009).

Quant à Albert Camus, il croit en ce que l'absurdité de l'existence humaine ou le monde ne sont pas absurdes en eux-mêmes, mais c'est leur cohabitation et la relation de l'individu avec le monde qui sont absurdes. Il explique cette absurdité en disant que, « *L'Homme qui, conscient de la finitude de l'existence, cherche un sens à sa vie, se heurte à l'absence radicale de sens du monde. [...] l'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde* » (Camus, 1942, p. 45).

4. Le langage comme médiation du monde social selon Pierre Zima

La question de l'homme et de son rapport au monde est au cœur des interrogations philosophiques, littéraires et sociales depuis l'Antiquité. Mais dans une perspective sociocritique, et notamment à travers les travaux de Pierre Zima, sociologue et critique littéraire, cette relation est comprise non comme une abstraction métaphysique, mais comme une interaction complexe entre la subjectivité individuelle et les structures idéologiques, culturelles et sociales. Ce sociologue et critique littéraire a développé une approche dite de la sociologie du texte ou sociocritique. Selon Zima, l'homme et son rapport au monde sont médiatisés par le langage et les textes, qui sont à la fois des constructions linguistiques et sociales. Alors, il analyse le rapport de l'homme au monde à travers le prisme du langage et des textes. S'appuyant sur la théorie dialogique de

Bakhtine, il considère la subjectivité humaine comme un processus fondamentalement dialogique, une interaction constante avec autrui et l'altérité. Le langage n'est pas simplement un outil de communication, mais un lieu où se manifestent les conflits sociaux et où se construit le sens du monde. Zima souligne que le texte littéraire révèle les contradictions sociales, permet d'échapper à l'instrumentalisation sociale et révèle les conflits sociaux à travers le vocabulaire et les structures narratives.

Il (l'art) devient social avant tout par la position antagoniste qu'il adopte vis-à-vis de la société, et il n'occupe cette position qu'en tant qu'art autonome. En se cristallisant comme chose spécifique en soi, au lieu de s'adapter aux normes sociales existantes et de se qualifier comme « socialement utile », il critique la société par le simple fait qu'il existe, ce que désapprouvent les puritains de toute obéissance . (Zima, 1978, p. 51)

Plus précisément, Zima partage la conception de Julia Kristeva qui affirme, « *par sa manière d'écrire en lisant le corpus littéraire antérieur ou synchronique l'auteur vit dans l'histoire, et la société s'écrit dans le texte* ». (Kristeva, 1969, p. 181) Le langage est donc pour Zima, un lieu où s'inscrit la société dans sa complexité, où s'expriment les rapports sociaux, les luttes de pouvoir et les émotions.

Il insiste sur ce que le sens est souvent fragmenté, dispersé, et que la communication est essentielle pour donner sens au monde, même si elle peut être entravée par des discours fermés ou des mauvaises consciences. Pour lui, l'émotion joue un rôle central constituant un point de contact fondamental entre l'homme et le monde, car elle brise les illusions et les images illusoire du monde. Alors la conception de l'homme chez Zima tient à ce que l'homme n'est jamais totalement autonome : son rapport au monde est médiatisé,

conflictuel et traversé par des contradictions. Alors, l'homme ne peut être compris que dans ses interactions dialectiques avec la société, dans un monde où la parole, la littérature et les idéologies reflètent et contestent cette réalité. Zima considère l'homme en tant qu'un sujet socialement construit. Il pense que l'identité humaine est modelée par l'interaction entre l'individu et les contextes sociaux, politiques et historiques dans lesquels il évolue. Dans son *Manuel de Sociocritique*, Zima écrit que : « *Les valeurs et les systèmes de normes peuvent changer rapidement dans une société caractérisée par une division du travail et une spécialisation croissante* » (1985, p. 20).

Le monde est pour l'homme un espace socialement et culturellement codifié ; Zima prétend qu'ils ne sont pas séparés dans leur relation, mais dans une constante interaction méditée par des codes sociaux. Donc, le monde dans lequel l'homme évolue est un monde codifié, un monde dans lequel les individus sont soumis à des influences invisibles mais puissantes qui façonnent leurs perceptions, leurs pensées et leurs actions. Cela renvoie à l'idée que notre compréhension du monde n'est jamais neutre, mais toujours construite à partir de nos relations sociales et de notre contexte culturel. Dans une étude faite sur Marcel Aymé dans le cadre de la sociocritique de Pierre Zima, cette affirmation sur la situation de l'homme dans le monde attire l'attention : « *[Aymé] veut démontrer l'aliénation de l'homme, autrement dit, l'état de l'individu qui par suite des conditions extérieures (économique, politique, religieuse), cesse de s'appartenir et devient esclave des choses* » (Javari, 2020, p. 128).

Pour Zima, l'individu n'est pas une entité libre et isolée, mais un être déterminé par des structures économiques, idéologiques et discursives. De ce fait, le rapport de l'homme au monde est médiatisé

par des discours : les idéologies, les récits dominants, les représentations culturelles qui forment la conception de l'homme du monde. Ce rapport est donc conditionné : on ne voit jamais le monde directement, mais à travers des prismes culturels et sociaux. Dans cette perspective, l'homme est aliéné, au sens marxiste : ses pensées, ses désirs, ses comportements sont souvent en contradiction avec ses véritables intérêts. Il peut croire à des valeurs qui perpétuent sa propre soumission. Pourtant, il insiste sur ce fait que l'homme n'est ni comme un sujet absolu, ni comme une simple marionnette sociale, mais comme un être dialectique qui est capable de critiquer. En d'autres termes pour lui, penser l'homme et son rapport au monde, c'est aussi penser la possibilité de transformation sociale et symbolique à travers le langage. Pierre Popovic précise dans son article

C'est à d'autres sources que recourt l'œuvre critique de Pierre V. Zima. Elle prend appui sur la philosophie du langage de Mikhaïl Bakhtine, laquelle se fonde sur l'idée que tout énoncé est toujours déjà gros d'altérité, car les mots viennent à la parole marqués par l'usage que d'autres en ont eu, et par suite lestés d'une charge idéologique et circonstancielle. Toute parole, tout discours, tout texte reprend, répond, reconfigure du déjà-formulé/ dit/ écrit. Zima traduit cette proposition bakhtinienne en termes sociosémiotiques et la fait servir à l'étude de la littérature. Tout écrivain est confronté à une situation sociolinguistique, c'est-à-dire à un conglomérat de langages collectifs historiquement pris dans une interaction dynamique. Ces langages, auxquels Zima donne le nom de « sociolectes », permettent à chaque groupe de se définir, de se projeter dans une durée (d'aucuns pointent vers le passé, d'autres vers l'avenir) et de critiquer explicitement ou implicitement les autres groupes. (2011, 7-38)

5. L'homme et son rapport au monde chez Kundera

Milan Kundera n'a jamais voulu être perçu comme un philosophe au sens classique du terme, mais son œuvre romanesque est traversée

par une réflexion sur l'existence humaine et la condition de l'homme dans le monde. Il s'inscrit dans une démarche littéraire qui vise à éclairer l'être de l'homme, non en imposant des idées toutes faites, mais en explorant la complexité, l'incertitude et la pluralité de l'existence. Kundera met l'accent sur la dimension existentielle et politique du rapport de l'homme au monde, marqué par la lutte pour la liberté et l'intégrité face aux idéologies. Il pense que « *l'homme n'a pas accès à une vérité absolue* » ; la vérité, qu'elle concerne le monde ou soi-même, se dérobe sans cesse : « *Pour Kundera, l'être humain n'a aucun accès à une vérité absolue et cette dernière ne saurait être un acquis définitif, mais la recherche continue d'une chose qui se dérobe sans cesse. Il s'agit donc d'une attitude, que Bérénice Levet qualifie de 'sagesse de l'incertitude'* » (<https://www.collegedesbernardins.fr/magazine/article/kundera-sagesse-de-lincertitude>) .

En 1985, à l'occasion de la remise du Prix de Jérusalem à Milan Kundera, l'auteur précise l'homme et son rapport au monde en citant un proverbe juif : « *L'homme pense, Dieu rit. Dieu rit parce que la vérité – vérité du monde comme de son propre moi- lui échappe, se dérobe ; l'homme n'est jamais ce qu'il pense être* » (<https://www.collegedesbernardins.fr/magazine/article/kundera-sagesse-de-lincertitude>) .

Si l'homme n'est jamais ce qu'il croit être, alors toute tentative de fixer des catégories définitives, comme bien / mal, vrai / faux, est vaine. Cette incertitude fonde une attitude de suspension du jugement, que le roman permet d'explorer en multipliant les points de vue et en évitant de réduire l'expérience humaine à une seule logique ou à un seul système de valeurs. Cette suspension du jugement, terme qui existe depuis l'Antiquité, signifie que le jugement de l'homme prend un sens interrogatif, à savoir, une

manière d'éclairer la question et d'en faire une enquête. Milan Kundera définit l'homme comme un « être au monde » multiple, qui connaît et façonne le monde par l'intermédiaire du langage et de la narration. Le langage est, en effet, utilisé comme un outil pour exprimer le « moi » et sa différence avec les autres. Todorov explique ainsi la différence entre les individus :

L'homme veut toujours être reconnu comme une créature identique aux autres. Il veut être et vivre comme tout le monde. Pourtant, on peut aussi vouloir être reconnu indépendamment, comme un individu différent des autres. Ce désir de « la reconnaissance de la distinction » conduit à la concurrence, tandis que le désir de se faire reconnaître comme semblable conduit au compromis. (1995, p. 107)

Cet être multiple selon Kundera possède une identité qui se déploie dans la variation et la répétition différenciée : chaque expérience, chaque motif de vie, chaque choix se rejoue sous des formes nouvelles, révélant la diversité et la complexité de l'existence humaine. Alors pour Kundera, le roman devient le lieu privilégié pour exprimer différentes possibilités de l'existence et celle de la polyphonie. L'homme n'est pas une voix unique, mais un ensemble de voix, de perspectives et de contradictions intérieures, explorées à travers la structure du roman. Selon Hélène Bertier (2013) : « [...] pour Kundera, le roman est le moyen privilégié pour explorer l'existence humaine et ses problématiques » (p. 14).

L'œuvre romanesque pour Kundera est une question cruciale, du fait que le roman est pour lui, un espace de questionnement perpétuel, où la liberté de penser et la singularité de l'expérience humaine sont constamment défendues contre les tentations de l'idéologie, du kitsch et du dogmatisme. L'étude des œuvres de notre

corpus nous aiderait à savoir comment Kundera y a inséré sa conception sur l'homme et son rapport au monde.

6. L'étude des œuvres

6.1. *L'Insoutenable légèreté de l'être*

L'Insoutenable légèreté de l'être est un roman qui se déroule dans un contexte politique tendu, lors du Printemps de Prague et l'invasion soviétique de 1968. On y voit le destin entremêlé de plusieurs personnages, surtout celui de Tereza et Tomas qui vivent des moments de bonheur, mais qui sont en même temps confrontés aux difficultés. Ce roman explore en profondeur le rapport de l'homme au monde à travers une réflexion philosophique sur l'existence, incarnée par les choix et les amours de ses personnages principaux. Dans cette œuvre, Kundera s'inspire du mythe nietzschéen de l'éternel retour pour mettre en cause la condition humaine. Il souligne que la vie ne se répète pas et que chaque instant est unique, sans possibilité de retour ni de correction des erreurs. Cette irréversibilité condamne l'homme à vivre sur une « planète de l'inexpérience » (Kundera, 1984, p. 17), où il ne peut jamais accéder à la maturité par la répétition. Voyons ce que dit le texte :

Le mythe de l'éternel retour affirme, par la négation, que la vie qui disparaît une fois pour toutes, qui ne revient pas, est semblable à une ombre, est sans poids, est morte d'avance, et fût-elle atroce, belle, splendide, cette atrocité, cette beauté, cette splendeur ne signifient rien. (1984, p. 14)

Kundera insiste sur le caractère fugace de l'existence et croit en ce qu'il anéantirait le sens de nos actions. Cette absence de répétition rendra tout selon l'auteur « cyniquement permis », du fait que tout est condamné à disparaître et être sans conséquence. Ce passage prouve bien la conception kunderienne sur l'irréversibilité de l'existence de l'homme :

[...] en feuilletant un livre sur Hitler, j'étais ému devant certaines de ses photos ; elles me rappelaient le temps de mon enfance ; je l'ai vécu pendant la guerre ; plusieurs membres de ma famille ont trouvé la mort dans des camps de concentration nazis ; mais qu'était leur mort auprès de cette photographie d'Hitler qui me rappelait un temps révolu de ma vie, un temps qui ne reviendrait pas ?

Cette réconciliation avec Hitler trahit la profonde perversion morale inhérente à un monde fondé essentiellement sur l'inexistence du retour, car dans ce monde-là tout est d'avance pardonné et tout y est donc cyniquement permis. (1984, p.10)

Face à cette légèreté de l'existence, l'homme oscille entre le désir de liberté ou légèreté, et le besoin d'ancrage, qui signifie pour Kundera, la pesanteur. L'auteur ne tranche pas entre ces deux pôles, mais montre que l'existence humaine se joue dans la tension entre eux. Comme le dit Milan Sen, co-rédacteur en chef de la revue *Le Temps des ruptures*, dans son article : « *Pesanteur et légèreté, voici les deux pôles entre lesquels oscillent les vies humaines pour Kundera* » (Sen, 2023).

La légèreté est associée à l'éphémère, à la liberté, à l'absence d'attaches et de responsabilités. Elle est incarnée par les deux personnages de ce roman, Thomas et Sabina, qui fuient l'engagement et cherchent à profiter de la vie sans se laisser alourdir par les conséquences de leurs actes ou les attentes sociales. Vivre avec légèreté, c'est embrasser le caractère passager de l'existence, mais aussi risquer de perdre tout sens et toute profondeur, de devenir « *plus léger que l'air* » et de ne plus être « *qu'à demi réel* » : « *[...] l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole, qu'il s'éloigne de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants* » (Kundera, 1984, p.10).

À l'inverse, la pesanteur est synonyme de gravité, de responsabilité, de fidélité et de quête de sens. Tereza et Franz représentent ce pôle : ils cherchent à donner un sens durable à leur vie, à leurs relations, au risque de se sentir écrasés par le poids de leurs choix et de leur engagement. Ce passage tiré de l'œuvre prouve combien l'engagement et la responsabilité de Tereza face à Thomas semble comme un fardeau difficile à supporter : « [...] *il était revenu à cause d'elle. À cause d'elle, il avait changé de destin. Maintenant, ce n'était plus lui qui serait responsable d'elle ; désormais, elle était responsable de lui. Cette responsabilité lui semblait au-dessus de ses forces* ». (Kundera, 1984, p. 64)

Ainsi dans cette œuvre, Kundera propose une méditation sur la condition humaine, où l'homme, confronté à l'unicité de sa vie et à l'absence de repères absolus, doit inventer son propre rapport au monde, oscillant entre légèreté du possible et la pesanteur du réel.

6.2. La Plaisanterie

La Plaisanterie aussi met en scène un rapport complexe, souvent conflictuel, entre l'individu et le monde, particulièrement à travers le prisme de l'histoire, de la société et de l'idéologie. Ce roman représente le contexte de la Tchécoslovaquie communiste où un jeune étudiant tchèque, Ludvik sera expulsé de l'université à la suite d'une blague écrite sur une carte postale et sera envoyé au travail forcé. L'intrigue est centrée sur la vengeance de Ludvik qui essaie de séduire la femme de son ami qui l'avait trahi. Kundera y dévoile la « *risible comédie humaine* » où l'homme tente de donner un sens à sa vie dans un monde qui le broie et qui le trahit. Il s'attaque à toutes les illusions, individuelles comme collectives, et met à nu l'insignifiance et la bouffonnerie du monde. L'auteur adopte une démarche de « *dés-idéalisation* » comme la précise Scarpetta dans la Préface de l'œuvre d'Éva Le Grand sur Milan Kundera :

Kundera nous donne à voir la risible comédie humaine qui consiste à porter aux nues son propre récit, à le mythifier, à envelopper d'un voile lyrique les vérités les plus prosaïques. Mais il ne se contente pas de tourner en dérision les fables individuelles. Son entreprise de " dés-idéalisation " concerne toutes les formes de tromperies et de déni. [...] Kundera s'esclaffe devant le spectacle de la grotesque condition humaine, et choisit l'ironie et l'humour grinçant pour la mettre en scène. (Scarpetta, 1995, p. 23)

L'auteur tchèque démonte les faux-semblants et les mythes, révélant la fragilité des constructions humaines et la difficulté de l'homme à se situer dans un univers où la certitude n'existe pas. Pour Milan Kundera, « [...] la connaissance est la seule morale du roman, [...] et cette connaissance doit se concilier avec la sagesse de l'incertitude » (1995, pp. 16-17). Dans *La Plaisanterie*, à travers le destin de Ludvik, victime d'une plaisanterie mal comprise et d'un système politique oppressif, Kundera montre comment l'individu peut être écrasé par la société et par l'image que les autres se font de lui. Ludvik se voit dépossédé de sa propre identité, condamné à porter une image qui ne lui ressemble pas mais qui devient plus réelle que lui-même. Ce décalage entre l'être et l'image, entre le moi intime et le moi social, illustre la difficulté de l'homme à exister dans un monde régi par l'arbitraire et la méprise. Dans l'objectif de prouver ce propos et d'étudier l'être, Kundera offre un exemple de Cervantès dans *Don Quichotte* dans son œuvre intitulée *Le Rideau*, en affirmant que ce dernier est le personnage de ce récit qui montre « celui qu'il n'est pas » : « Un pauvre gentilhomme de village, Alonso Quijada, a décidé d'être un chevalier errant et s'est donné pour nom don Quichotte de la Manche. Comment définir son identité ? Il est celui qu'il n'est pas » (Kundera, 2005a, p. 141). Comme l'écrit Bertier dans son mémoire, selon Kundera, « ce décalage entre

la situation ontologique réelle et fictive [est] le lot de tout individu » (Bertier, 2013, p. 146).

Ce roman de Milan Kundera dénonce la brutalité et l'absurdité d'un système collectiviste qui réprime la liberté individuelle et empêche toute pensée autonome. L'homme se trouve confronté à un monde où l'humour et la critique sont interdits, où la répression et la trahison deviennent des moyens de survie ou de revanche. L'histoire de Ludvik, c'est celle d'un destin brisé par l'incompréhension, la haine et l'impossibilité du pardon, révélant l'enfermement d'un individu dans un passé qu'il ne peut ni oublier, ni dépasser. Dans cet ouvrage aussi, Kundera montre que l'homme, dans sa confrontation au monde, oscille entre désir de rédemption et impossibilité de se libérer du poids de son histoire personnelle et collective.

6.3. *L'Ignorance*

Quant à *L'ignorance*, Milan Kundera (2005b) y explore le rapport de l'homme au monde à travers l'expérience de l'exil, du retour impossible, de la mémoire et de l'oubli. Le roman met en scène deux émigrés tchèques, Irena et Josef, qui reviennent dans leur pays natal après la chute du communisme, et découvrent l'impossibilité de renouer avec leur passé, leur identité et leurs proches. Kundera représente l'exil dans cette œuvre non seulement comme une expérience individuelle, mais aussi comme une métaphore de la condition humaine moderne : tous les hommes sont, d'une certaine manière, des exilés, coupés d'un passé, d'une origine ou d'une harmonie perdue. N'oublions pas que Kundera est lui-même émigré et a vécu le sentiment de nostalgie de son pays. Le retour au pays natal, loin d'être un « nostos » triomphal- qui signifie en grec « le retour »-, comme le cas d'Ulysse, révèle l'illusion de la réintégration : le pays, les amis, la langue et les souvenirs se sont transformés, et l'exilé reste étranger partout, même chez lui. Comme

l'écrit Christel Fahd, professeure dans une université libanaise, dans son article : « *L'exilé n'est pas seulement celui qui a quitté son pays mais celui qui retrouve sa patrie et ne la reconnaît plus ou celui qui se sent exilé de par son entourage car délaissé des siens tels Irena et Josef dans L'Ignorance* » (Fahd, 2018).

L'exil n'est pas seulement une souffrance, mais devient une occasion de se transformer, de se réinventer, de regarder le monde sous un angle neuf, mais à quel prix ? Au prix d'une perte irréversible de repères et d'appartenance. En montrant le refus de toutes illusions du retour, de l'harmonie retrouvée et du passé réconcilié, Kundera montre dans cette œuvre que l'homme est condamné à avancer dans un monde où la nostalgie est une forme d'ignorance, où l'on ne peut ni revenir en arrière ni vraiment s'ancrer dans le présent.

Bref, pour préciser la conception de Milan Kundera sur l'homme et son rapport au monde, nous pouvons ainsi résumer que pour lui, ce rapport se caractérise par une exploration littéraire de l'existence, marquée par l'incertitude et la pluralité des perspectives. Il prétend qu'il faut refuser des systèmes fermés et des vérités absolues, au profit d'une quête ouverte et inachevée de sens. En outre, ses œuvres se caractérisent par une interrogation constante sur la responsabilité, la liberté et la possibilité du poids à son existence dans un monde sans repères fixes.

1

L'exil intérieur dans L'Ignorance de Milan KUNDERA

Dr. Christel FAHD

Université Saint-Esprit de Kaslik

1

L'exil intérieur dans L'Ignorance de Milan KUNDERA

Dr. Christel FAHD

Université Saint-Esprit de Kaslik La quête d'identité devient alors dans ce monde une errance, et le rapport au monde, une confrontation douloureuse avec l'absence, la perte et la nécessité d'inventer un sens nouveau à l'existence.

7. Conclusion

Enfin, comparer la vision de l'être et du monde selon Milan Kundera et Pierre V. Zima nous montre que leurs réflexions convergent sur la complexité du rapport de l'homme au monde et la médiation du langage. Kundera, par son œuvre romanesque, explore le monde marqué par l'histoire, la politique et les idéologies, insistant sur la tension entre l'individu et les forces sociales, ainsi que sur l'importance de la culture et de l'art pour préserver la liberté et la subjectivité. Zima, quant à lui, analyse comment le langage et les textes construisent la réalité sociale et la subjectivité humaine, mettant en avant la nature dialogique de l'être et la fonction sociale du langage pour donner sens au monde.

Leurs approches se complètent ainsi : Kundera offre une perspective existentielle et politique, tandis que Zima propose une analyse sociologique et sémiotique du rapport au monde. Cette complémentarité rend la comparaison fructueuse, car elle permet d'aborder la question sous des angles philosophique, littéraire et sociologique, et d'éclairer la complexité des relations entre l'homme, le langage et la société.

En revanche, il faut garder à l'esprit que Kundera ne développe pas une théorie sociologique formelle comme Zima, mais une méditation littéraire et philosophique, ce qui implique une certaine différence de méthode et d'objectifs. Néanmoins, cette différence ne constitue pas un obstacle majeur à la comparaison, au contraire elle enrichit la réflexion. Enfin, cette comparaison montre la manière dont l'homme se situe dans le monde à travers le prisme du langage,

de la culture et des relations sociales, selon deux penseurs qui - chacun à leur manière-, interrogent la nature de la subjectivité et du sens.

L'étude des œuvres de notre corpus nous a montré que le questionnement existentiel, au cœur de *L'Insoutenable légèreté de l'être* l'a rendu une œuvre majeure sur la complexité de l'être au monde. Pour Kundera la légèreté est insoutenable et la pesanteur oppressante ; ainsi il insiste sur le fait que le rapport de l'homme au monde est marqué par l'ambivalence, le doute et la recherche constante d'un équilibre entre ces extrêmes. *La Plaisanterie* interroge le rapport de l'homme au monde comme une lutte permanente entre l'individu et la société, entre l'illusion et la lucidité, entre l'aspiration à la liberté et à la réalité de l'aliénation. Kundera y met en scène une humanité grotesque, condamnée à chercher un sens dans un univers qui, souvent, lui échappe. Finalement, *L'Ignorance* propose une vision lucide et désabusée du rapport de l'homme au monde : celui d'un être déraciné, confronté à l'impossibilité du retour, à la fragmentation de la mémoire et à la solitude existentielle, mais aussi à la possibilité de se reconstruire à travers l'acceptation de cette ignorance fondamentale.

Ainsi, Kundera offre une méditation littéraire sur la condition humaine face aux enjeux politiques et historiques, tandis que Zima propose une analyse sociologique du langage comme médiateur du rapport au monde. Leur dialogue implicite enrichit la compréhension de la complexité de la subjectivité humaine.

Comparer Kundera et Zima est un exercice pertinent car leurs visions, bien que différentes dans leur méthode, convergent sur une même interrogation concernant l'homme et le monde : Kundera éclaire cette question par la littérature et la philosophie, Zima par la sociologie du langage. Tous les deux auteurs pensent que le monde

est complexe et ambivalent, et que l'homme doit naviguer entre des forces contradictoires, que ce soit à travers l'art, la politique ou le dialogue social. La confrontation de la conception de Kundera et de Zima ouvre un champ d'analyse riche, mêlant esthétique, politique et sociologie, qui éclaire la complexité de l'être humain dans le monde contemporain. Tout compte fait, le monde n'est ni totalement absurde ni totalement cohérent. Il est le théâtre incertain d'une quête humaine toujours inachevée.

Bibliographie

- Bertier, H. (2013). *La question de l'être chez Milan Kundera*. [Mémoire, Université de Toulouse Le Mirail, UFR, département de philosophie]. Cité in <https://dante.univ-tlse2.fr/id/eprint/4310>, consulté le 20 avril 2025.
- Camus, A. (1942). *Le Mythe de Sisyphe*. Gallimard, Folio Essai.
- Delcourt, M. (1931). L'homme et le monde dans les philosophies anciennes. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 32, p. 3. https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1931_num_32_1_6578, consulté le 23 mai 2025.
- Djavari, M.H. & Zahedi, T. (2020). Le Réalisme Fantastique Comme l'Expression de l'Anomie Sociale dans *Le Passe-Muraille* de Marcel Aymé. *Revue des études de la langue française*, 12, Issue 1, Série 22, 127-142. https://relf.ui.ac.ir/article_25598.html, consulté le 12 mai 2025.
- Fahd, Ch. (2018). L'exil intérieur dans *L'Ignorance* de Milan Kundera. Université Saint-Esprit de Kaslik, Liban. https://www.researchgate.net/publication/328130566_L'exil_interieur_chez_Milan_Kundera_ou_Pourquoi_lit-on_Kundera, consulté le 20 avril 2025.

- Karimian, F. & Deldadeh, S. (2020). Le statut de la femme à travers *Nulle part dans la maison de mon père* d'Assia Djébar et *La Bohémienne près du feu* de Monirou Ravanipur (étude sociocritique). *Revue des études de la langue française*, 12, Issue 1, Série 22, 143-158. https://relf.ui.ac.ir/article_25598.html, consulté le 30 mai 2025.
- Kristeva, J. (1969). *Recherche pour une sémanalyse*. Seuil.
- Kundera, M. (1967). *La Plaisanterie*. Gallimard, Folio.
- Kundera, M. (1984). *L'Insoutenable légèreté de l'homme*. Traduit du chèque NRF, Gallimard.
- Kundera, M. (1995). *L'Art du roman*. Gallimard, Folio.
- Kundera, M. (2005a). *Le Rideau*. Gallimard.
- Kundera, M. (2005b). *L'Ignorance*. Gallimard, Folio.
- Lemmens, K. (1999). La philosophie à l'épreuve du roman chez Milan Kundera. [Mémoire de Maîtrise ès Lettres, Université McGill, Montréal]. https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD_0028/MQ50537.pdf, consulté le 5 juin 2025.
- Levet, B. cité in <https://www.collegedesbernardins.fr/magazine/article/kundera-sagesse-de-lincertitude>, consulté le 28 avril 2025.
- Manon, S. (2009). Être en situation dans le monde. Sartre. *Philolog, cours de philosophie*. <https://www.philolog.fr/etre-en-situation-dans-le-monde-sartre/> consulté le 22 mai 2025.
- Nematollahi, R. (2022). La remise en doute de l'individualisme, comme une valeur moderne, dans le roman *Immortalité* de Milan Kundera. *Revue des études de la langue française*, 14, Issue 1, série 26, 113-124. https://relf.ui.ac.ir/article_27638.html, consulté le 23 avril 2025.

- Pascal, B. (1670). *La Pensée*.
<https://www.sauramps.com/product/675601/pascal-blaise-pensees>, consulté le 15 avril 2025.
- Popovic, P. (2011). La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir. *Pratiques* [En ligne], 151-152, 7-38. Mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 22 mai 2025. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1762>
- Rizzante, M. (2023). L'Art de la fugue romanesque : sur *L'Ignorance* de Milan Kundera. *L'Atelier du roman*, 33, mars.
<https://www.academia.edu/35218096/> consulté le 3 juin 2025.
- Sartre, J.-P. (1945). *L'Existentialisme est un humanisme*. Conférence, 1945.
<https://www.belin-education.com/premieres-lecons-sur-lexistentialisme-est-un-humanisme-de-jean-paul-sartre>, consulté le 22 avril 2025.
- Scarpetta, G. (1995). « Préface », dans Le Grand, É., *Kundera ou la mémoire du désir*, L'Harmattan.
<https://editionsxyz.com/livre/kundera-ou-la-memoire-du-desir>, consulté le 25 mai 2025.
- Sen, M. (2023). *L'Insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera. *Chronique*.
<https://letempsdesruptures.fr/index.php/2023/05/17/linsoutenable-legerete-de-letre-de-milan-kundera/>, consulté le 17 avril 2025.
- Tanaka, S. (2013). Le rire et la mélancolie dans les romans de Milan Kundera. [Thèse de Doctorat, Université de Strasbourg].
<https://theses.hal.science/tel-01124108/do>, consulté le 4 juin 2025.
- Todorov, T. (1995). *La Vie commune. Essai d'anthropologie générale*. Seuil. Points Essais, N° 501.

Viault, C. (2022). Le rapport au monde. *Prépa*.
<https://misterprepa.net/usage-du-monde-theme-prepa/>, consulté le 4
juin 2025.

Zima V. P. (1978). *Pour une sociologie du texte littéraire*. Gallimard 10/18.